

Létricourt, le 25 mai 2017

Bonjour,

Peux-tu lire le document ci-joint, le compléter si tu le peux et enfin le “scaneriser” afin de pouvoir le diffuser largement. N'oublie pas M. et Mme le Maréchal.

Si par hasard tu as un disque en trop je serais intéressé à l'avoir ici afin de le proposer aussi en Lorraine.

Bonne lecture

Signé : Vincent

Yvonne de Mahuet

1897 – 1974

Grande Rue
Létricourt par Nomény
Meurthe et Moselle

Les Cordoüe, Benoit et Véronique, ayant acheté la totalité du 8, rue des Écoles ancienne maison de Tante Yvonne, ont trouvé dans la bibliothèque quelques « trésors », dont un cahier à couverture noire, lequel s'avère être le journal de Tante Yvonne.

J'ai alors pris la liberté de recopier la période : Depuis la déclaration de guerre en été 1939 jusqu'à la fin de la rédaction de ce cahier.

Ceci est plein de curiosités et mérite d'être diffusé.

Signé : Vincent

Quelques éclaircissements

- Graye : Graye sur Mer, Calvados
- Charles : Charles de la Houplière, Père de Marc
- Anna : Anna Bride, femme de chambre née en 1886, d'après l'état civil de Létricourt elle a eu un enfant mort-né le 09/09/1905.
- 507° : Il s'agit du 507° Régiment de Chars de Combat de Montigny lès Metz, rendu célèbre par son Chef de Corps : Colonel Charles de Gaulle.
- Bruno : ½ frère puiné de Marc.
- Rue Gambetta, 38 : Propriété de cousins de Tante Yvonne, également propriétaires à Arraye sur Seille.
- Lieutenant Bied-Charreton : Il s'agit de Oncle Georges.
- Bey : Il s'agit en fait de la commune de Bey sur Seille.
- « Scarabée » : C'est la voiture de Tante Yvonne, une Rosengart.
- Les Welsch : Une famille établie dont la maison se trouve aussi Grande Rue à Létricourt.
- Schaffhauser : Né dans le Bas-Rhin le 30/07/1886. Valet de chambre des Mahuet et madame née Thérèse Chaply. Habitaient dans ce qui est maintenant le 8 rue des Écoles. Prénom : Gustave.
- La salle à manger : pièce qui est maintenant ma chambre.
- Cours Léopold 42 : Autre adresse de Tante Yvonne alors directrice de la Protection de la Jeune Fille.
- G.E.C. : Groupement des Étudiants Catholiques.

- Monique Bertin : Il me semble qu'elle a été gouvernante de la maison de Létrécourt. Elle logeait du côté est dans la chambre orientée au sud.
- J.A.C.F. : Jeunesse Agricole Catholique Féminine
- La chapelle : Il s'agit maintenant de la chambre du 1^{er} étage qui jouxte la douche.
- La chambre d'Anna : Il s'agit de la pièce communiquant avec la cuisine.
- Le petit salon : Notre salle à manger.
- Le grand salon : Notre salon actuellement.

Létricourt 11 septembre

Marc n'est plus là pour m'aider à reconstituer la trame des jours passés à Graye. Émotions, calme, inquiétude, incertitudes sur la conduite à tenir et avec cela douceur de se trouver en famille avec le charme de la mer. C'était tout cela.

Le jeudi matin 24 une partie de la famille était à la messe et c'est en sortant de l'église que nous avons vu les tristes affiches blanches N° 3 et 4 rappelés sous les drapeaux.

Guy de Cordoüe est reparti avec 4 de ses enfants laissant sa femme, Gonzalve et Henri à Graye. Il devait revenir les chercher le dimanche, ses domestiques ayant été rappelés à la mobilisation des N° 1, 5 et 6.

Marc n'avait plus son agréable compagnon avec lequel il se baignait, pêchait et chantait, mais c'était encore bon de pouvoir se promener à trois, de jardiner dans le gentil jardin de Tante Jaja. Marc allait tous les matins chercher le journal et nous suivions anxieusement les nouvelles.

J'avais écrit à Charles pour lui demander ses instructions au sujet de Marc, et de jour en jour nous attendions une réponse qui ne venait pas.

Enfin le mercredi 30 recevant une lettre désespérée d'Anna disant que la maison est envahie, et qu'elle ne sait comment la défendre, nous nous décidons de partir le lendemain.

On tâchera de faire vite et d'arriver dans la même journée.



Été 1939. Marc et Scarabée, la voiture de Tante Yvonne.

Jeudi 31 août nous quitions la Villa la Seulle le cœur gros. Il faisait encore nuit. 5 h ½, Caen est traversé sans encombre.

Et de là, au lieu de prendre la route de Lisieux par laquelle nous sommes venus nous nous aiguillons par un chemin plus direct : Pont l'Evêque, Pont Audemer, Bourg-Achard.

Cette région est extrêmement pittoresque ; les deux premières petites villes ont un charme d'ancienneté extraordinaire.

Il faudra revenir dans ce coin, Marc, si Dieu nous prête vie.

Nous ne faisons que passer à Rouen, Gournay, Beauvais.

Arrêt en forêt de Compiègne pour déjeuner.

Puis Soissons, Reims, Saint Mihiel, Pont à Mousson.

A partir de cette ville, nous roulons dans l'obscurité. Mais comme c'est un chemin connu on fait de la vitesse tout de même – Nomény – on approche – les bois avec des sentinelles – Létrécourt ! Il est huit heures. Nos 600 km sont franchis avec juste une

crevaison. Une fois dans la cour je donne des petits coups de klaxon ; des têtes de soldats apparaissent aux fenêtres, puis Anna moitié riant moitié pleurant.

Le commandant vient s'excuser de l'occupation de la maison. Je suis tellement abruti que je ne sais pas ce que je lui réponds.

C'est le 507^e de l'année dernière qui est revenu, mais beaucoup plus nombreux.

Bureaux d'état-major, popote d'officiers, un capitaine à loger.

Il nous reste heureusement nos chambres.

Mais il n'y a rien à manger. Anna prépare vite une soupe, nous fait ses doléances et la fatigue est telle qu'on ne dort guère.

Le lendemain Marc va en reconnaissance dans le parc, rempli de camions et muni de tranchées.

A 1 heure nous écoutons les informations : Mobilisation générale !

Marc, il faut partir.

Mais où ? Nous n'avons pas eu d'indication : A nous deux nous penchons plutôt pour le Pas-de-Calais où se trouve toujours Bruno.

Téléphonage sans succès à Toul pour tâcher de joindre le lieutenant de la Houplière.

Partons pour Nancy. Nous verrons à la gare si l'on peut encore atteindre Rang du Fliers¹. Ainsi décidé – ainsi fait.

A la gare on nous donne les heures du train pour Paris : 19 h. Mais après on ne garantit plus rien. Nous pouvons rester en panne à Paris, essayer peut-être un raid d'avions etc... Que faire ? Demander conseil ? Rue Gambetta plus personne.

Une idée : aller rejoindre Oncle et Tante de Mahuet dans la Marne, leur demander de garder Marc quelques jours, le temps de savoir où il doit aller et comment les trains marchent. Et nous voilà reprenant la route après avoir perdu du temps à chercher une chambre à air et de l'essence. Le soleil qui descend à l'horizon rend la conduite difficile et désagréable. En passant à Toul, Marc a gros cœur de penser qu'il passe si près de son Père sans pouvoir le voir.

¹ Pas-de-Calais

Arrivés à Saint-Dizier nous cherchons avec difficultés la route des Trois-Fontaines ; il fait nuit. Une fois engagés dans la petite route de la forêt nous allumons les phares et le moteur tourne à plein.

Malgré le sacrifice de la séparation c'est un allègement de sentir Marc à l'abri de toute surprise. Que nous réserve la guerre ?

Personne n'en sait rien.

Dieu mène tout, il nous sauvera, c'est certain, mais peut-être après des jours de grande épreuve.

Létricourt 4 septembre

C'est pour Marc que je vais noter ici les faits qui se déroulent.

Il a fallu se séparer parce que les événements se précipitaient.

C'était un sacrifice de finir ainsi ces vacances si bien commencées, mais il faut des sacrifices pour racheter la France et Marc a refoulé bravement ses larmes tandis que sa Tante, allégée de le sentir à l'abri, repartait seule pour Létricourt.

Nous nous souviendrons, n'est ce pas Marc, de cette traversée de la forêt tous phares allumés malgré les défenses, de cette arrivée dans la nuit à l'abbaye – l'accueil étonné... la nuit en compagnie avec un sommeil plutôt agité.

Les adieux dans la forêt.

Au retour il a fallu à St Dizier se faufiler entre les longs canons, dépasser des convois interminables vers Ligny en Barrois ; monter des routes en lacets à 10 à l'heure à l'allure des camions.

Mais à Toul grâce à l'aide complaisante de soldats et d'officiers j'ai trouvé le « Capitaine de la Houplière » avec ses Coloniaux et c'était bon de pouvoir échanger ses impressions.

Il était temps d'arriver à Létricourt car peu après mon arrivée débarquaient Mme Michaut vice-prés. de la troupe et une infirmière. La Préfecture avait demandé d'urgence une infirmière pour aider celle de Létricourt débordée par 3700 réfugiés.

Étonnement de ces dames de ne trouver personne. Le maire refuse des réfugiés impossibles à caser avec des hommes en si grand nombre.

Le lendemain l'infirmière téléphone à Nancy. On lui répond d'attendre.

Nous sommes encore à les attendre.

Mais aujourd'hui le pharmacien venu de Nomény annonce une arrivée de 60 civils réfugiés dans la direction de Nomény. Il dépose toute une cargaison de remèdes et objets de pansements.

Le soir conversation avec l'adjudant du Bureau. C'est un chouan. Il a le cafard et pense aux siens. Il est horrifié de l'état dans lequel on met la maison.

5 septembre

Calme plat. Pas de canon. Pas de réfugiés. Le 507 est toujours là.

L'infirmière et moi avons achevé différents préparatifs : mis de l'eau bouillie en bouteilles ce qui a failli amener des orages parce qu'on avait pris une marmite à la cuisine, et ces messieurs les cuisiniers n'aiment pas qu'on les dérange.

Revu le lieutenant Bied-Charreton, très sympathique. Le Commandant est venu me parler encore. Il ne cache pas ses idées, qui sont celles de beaucoup, sur la politique depuis la dernière guerre.

Il ne comprend toujours pas les opérations. Mais un mot, un demi-mot plutôt, laisse entendre qu'il se prépare quelque chose.

On « raconte » qu'un avion allemand a survolé du côté de Mailly.

Un groupe de chars d'assaut a roulé cette nuit.

6 septembre

Les officiers sont bruyants ce soir. Cela cache t-il un départ pour l'attaque ? Notre bataillon du 507 est devenu 19^e Bataillon d'attaque, et il semble bien qu'on fasse des paquets.

Le soir du jour où la guerre était déclarée le Commandant à la fin du dîner a adressé une exhortation à ses officiers et cela finissait ainsi : Je vous demande de dire avec moi : Vive la France et, tous ont répondu gravement : Vive la France ! Ensuite ils se sont mis à chanter. Une improvisation qui se terminait ainsi a été très applaudie : Vive le roi de France et M... à Hitler qui nous fait la guerre. Mais ensuite ils ont fermé la porte du petit salon pour chanter à leur aise.

Le lieutenant Bied-Charreton m'a dit ce soir des choses étonnantes. Le St Siège aurait obtenu que Mussolini se tourne de notre côté ! On s'arrangerait pour que Hitler soit grossier avec Mussolini et alors l'Italie se mettrait à nos côtés.

Pour notre travail c'est toujours pareil. On ne souhaite pas les Gazs mais cela coûte de sentir tant de misères dans les environs sans pouvoir les soulager.

L'infirmière de Bey est venu nous apporter des masques. C'est une des filles du Dr Raoult, elle est dans la maison des de Metz-Noblat avec sa sœur. Elle a des évacués de Tomblaine, difficile à mener – des enfants malades. Elle a vu aussi beaucoup de misère. Il y a déjà plusieurs morts.

Je ne parle pas des événements extérieurs car les journaux et la T.S.F. te les auront appris – Marc.

Cette période d'attente correspondrait aux tractations avec Rome. Mais il paraîtrait que l'attaque commencerait demain.

7 septembre

Le Capitaine Lemud a fait graisser « Scarabée » et fait le plein d'huile et d'essence.

Le Dr Rhinders est venu visiter notre Poste. Il veut expulser les militaires de la maison pour que nous puissions y installer une infirmerie. Il s'agit de mettre d'accord civils et militaires.

Le Dr démontre qu'on va attaquer par ici c'est à dire Sarrebrück, et que nous aurons de la casse.

Un officier, le capitaine Lemud, je crois, me dit que nous aurons gagné la guerre dans

10 jours.

Les avions qui passent sont regardés avec méfiance – jusqu'à présent tout est calme, d'un calme surprenant.

8 septembre

Fête de la Vierge, qui en 1914 fut l'aurore de la Victoire. Il n'est pas question de victoire puisqu'on ne se bat pas encore – du moins en France car la Pologne est bien envahie. Envahis nous le sommes toujours et c'est à qui chantera le plus : de l'élément officier ou de l'élément soldat.

Les gens profitent de la présence des soldats pour faire de l'argent ; certaines jeunes filles pour s'amuser – pas beaucoup ne pensent à prier, ce ne serait pas rassurant pour l'issue de la guerre si l'on ne savait qu'ailleurs prières et sacrifices montent vers le ciel.

Une lettre de Marc datée de lundi 4 est enfin arrivée. Il s'ennuie le pauvre garçon. Je voudrais bien le savoir arrivé à Ponsonnanches.

J'ai été à Nancy et au Tremblois. A Nancy tour à la Préfecture pour avoir un « ordre de mission » qui me permet de circuler ; tour au dispensaire où la Maréchale Lyautey, notre grand chef nous dit de la tenir au courant de ce qu'il adviendra.

Au Tremblois enfin j'ai des nouvelles d'une partie de la famille. La maison a des réfugiés – mais des réfugiés choisis.

Marie viendra peut-être voir son frère.

9 septembre

Enfin, il y a un peu plus de calme : la popote des officiers s'est scindée en deux. Nous gardons l'État Major et la « jeunesse » mange chez les Welsch. Le salon est débarrassé ; deux soldats ont aidé à monter les meubles. Le Capitaine nous a fait donner de l'essence et nous avons passé le parquet avec cette essence. Demain nous arrangerons les lits et la salle sera prête à recevoir : malades, blessés ou gazés.

Maintenant on réalise vraiment que c'est la guerre. Il va falloir souffrir.

Des mouvements de troupes semblent indiquer que l'offensive se prépare et qu'elle serait par ici. L'infirmière a voulu aller chercher des affaires d'hiver. Elle est allée trouver les Barbier. M. Barbier est conducteur du poste. Il m'a fait une scène en disant qu'on ne dérangeait pas un cultivateur pour faire 50 km. Alors pourquoi s'inscrire pour la défense passive ?

Deux évacuées sont venues demander l'hospitalité. Ce sont la femme et la mère d'un sous-off.

La jeune femme travaillait à la Préfecture de Metz. Elle a été évacuée ce matin, et elle est arrivée à Aulnois où sont installés les services de la Préfecture (au château). Elles étaient accablées de fatigue toutes deux et de tristesse des tristes scènes des évacués.

10 septembre

Le capitaine Halmer et le major m'ont demandé ce matin si la Préfecture maintenait le poste de lavage ici. Je n'ai pu dire que oui, puisque je n'ai pas d'instructions. Cela m'ancre dans l'idée qu'il y aura un coup dur par ici. En tout cas le salon est prêt avec 5 lits. Cela fait une belle salle d'hôpital.

Un certain nombre de soldats et d'officiers sont venus communier ce matin.

Après la messe le major m'a abordée sèchement en me disant qu'il y avait à s'occuper de deux enfants dont la mère allait partir pour l'hôpital. Je n'ai pu comprendre qu'il s'agissait de Jeanne Nivot.

C'est Thierry qui l'emmenait à Nancy ; il a trouvé moyen 100 m après le village d'aller dans le fossé. Comme on ne trouvait personne, ni civil, ni militaire pour emmener la malade, c'est moi qui suis allée avec elle à Nancy. Je n'ai pas été arrêtée en route.

Le Lieutenant Bied-Charreton m'a montré sur une carte le bois « der Warndt » qui est pris par les Français. C'est par là qu'on attaque. Toutes les nuits il passe des convois militaires.

Mais nos soldats ont passé un calme dimanche à se promener, à chanter et à jouer.

12 septembre

Surprise amusée ce matin en descendant vers 6 h ½ de voir, sur le grand canapé du salon qu'on a glissé dans le corridor, une sorte d'amas brunâtre. Un motocycliste probablement, avait élu domicile sur le canapé et dormait de tout son cœur, engoncé dans sa veste de cuir. Le chat des Schaffhauser se promenait en s'étirant ; comme les portes restent ouvertes toute la nuit, entre qui veut.

Déception depuis hier de ne plus avoir de T.S.F. Le courant est arrêté. Est-ce voulu ?

Il a fallu courir après lampes et bougies et tout le monde s'est couché plus tôt. A la radio de 8 h ½ hier on annonçait une contre-attaque allemande vers Sierck. L'infirmière a ordre de la Préfecture de ne pas rester ici ; manque de travail ; elle va donc repartir aujourd'hui. Elle serait restée volontiers car elle se plaisait ainsi à attendre un travail problématique.

Même jour, soir.

Si l'infirmière est encore là. Le médecin venu ce matin ayant dit qu'il y aurait bientôt du travail, elle l'a dit au dispensaire et celui-ci ayant demandé l'avis de la Préfecture, la Préfecture a répondu qu'elle retourne à Létricourt pour y attendre un autre appel.

Le Poste de lavage n'ayant pas de raison d'être nous en restons avec nos appareils sans ingrédients.

Le Commandant dit que nous sommes entrés à Sarrebrück.

Le cœur des Français de la Sarre va tressaillir.

13 septembre

Journée triste, pluvieuse. Pas de nouvelles du voyage de Marc ; son père n'en a pas non plus.

La maison est beaucoup plus calme. Je crois que les off. regrettent de ne plus être tous ensemble. Ils avaient pris possession du salon et y entraient à toute heure du jour, et tapotaient sur le piano. C'est la Préfecture et le Dr Rinders qui endossent la responsabilité de ce changement : la maison a été choisie comme infirmerie et le Dr défend « son bien ».

8 heures ¼

Le 19^e Bataillon s'en va dans trois heures. De ma chambre j'ai entendu le téléphoniste

courir chercher le Commandant et aussitôt affolement général.

Maintenant on court en tout sens : des appels, des chants. Et la nuit est noire et pluvieuse.

Malgré tout le dérangement qu'ils ont causé on a le cœur un peu serré. Cette fois on ne fait plus attention aux lumières. Tout est allumé...

9 heures

Side-cars, camionnettes, camions se démènent, les moteurs ronflent dans la nuit noire. Notre bureau d'état-major range avec fièvre ; on cloue des caisses, on referme les machines. Le chouan (qui a reçu des nouvelles) part sans grand enthousiasme.

9 h 30

Inutile de se coucher, on ne pourrait dormir avec ce bruit. Les secrétaires du bureau regrettent de s'en aller. « On avait été si bien reçu » !

10 heures

Les cuisiniers ne partent qu'à 4 heures avec le major. La maison va rester ouverte une partie de la nuit. Quel bilan d'objets disparus ou détériorés nous allons avoir !

14 septembre

La fin du départ a eu lieu vers 3 heures du matin. Il y a eu un bruit inimaginable. Le Commandant a fait tambouriner ses remerciements à la population. Maintenant il faut nettoyer !

Le calme recouvré est apprécié de tous ; on regrettait le Commandant Pinot si paternel et attentif au bien-être de tous.

Le maire ayant réquisitionné des hommes pour creuser des tranchées, n'a rien trouvé de mieux que d'en faire faire dans la Joyeuse, en plein versant donnant vers la Côte de Delme et en un endroit dénudé.

Comme si nous n'avions pas assez de dégâts déjà dans le parc ! Et comme si des tranchées pouvaient avoir une raison d'être ici !

Il restait des camions ce matin et le camion atelier qui réparait ; puis un tank en panne est venu essayer de se faire réparer.

Il l'était plus ou moins pour faire ses 80 km – Sans doute vont-ils en direction de Sarrebrück – les troupes et les convois passent nombreux.

Sans avoir de réfugiés on voit tout de même de la misère. La pauvre mère Adnet a son fils mobilisé : plus de soutien, et elle ne mange pas à sa faim.

La mère Gressement est allée rechercher sa fille à Dombasles, elle a un petit garçon de 3 semaines ; elle se fait une bile du diable dont le petit se ressent.

Toujours pas de nouvelles de Marc ! Que c'est long !

15 septembre

Le 19^e bataillon est à Phalsbourg.

Le village est d'un calme auquel on n'est plus habitué. Le Dr est venu voir s'il y avait des malades. Je l'ai emmené voir le garçon de Geneviève.

Pas encore de lettre de Marc, mais une carte de J. de Costart datée du 7. S'il faut autant de temps pour venir de Graye, il en faut encore plus pour venir de Ponsonnanches.

M. le Curé fait un office deux fois par semaine ; le mardi et le vendredi.
Il n'y a pas le monde qu'il devrait y avoir.

16 septembre

Hier soir vers 9 h j'ai entendu des coups sourds – le canon vers l'est. Ce soir, dans le silence, il me semble encore l'entendre. Pourvu que nos chers soldats ne soient pas trop décimés.

Revenant de Nancy je suis passée par le Tremblois pour avoir des nouvelles. Tante Germaine en avait de tous. C'est à leur tour d'avoir de la troupe. De l'artillerie venant de Poitiers. La maison est pleine.

Au retour je suis passée à Aulnois « à la Préfecture de la Moselle » pour avoir des renseignements sur des évacuées.

Le personnel est tout à fait aimable et famille et la petite jeune femme qui a logé ici s'est mise en 4 pour me renseigner.

Pas encore de lettre de Marc...

19 septembre

Hier enfin arrivée la lettre si attendue. Marc a eu un voyage difficile, mais il a fini par arriver sans encombre, c'est le principal.

Dimanche matin on entendait plus fort le canon. Nous avons eu un blessé à soigner. Un Yougoslave, commis chez les Girard a été projeté de sa moto par un dérapage.

Il a un côté de la figure très tuméfié, mais rien de profond.

Cela ne nécessitait pas la visite du médecin ; pourtant il continue à passer le mardi et le vendredi, revenant de Bey où le Poste de secours fonctionne activement.

Que dire des événements ? L'entrée de la Russie en Pologne, pour achever de dépecer ce pauvre pays est un geste infâme. Le Dieu des armées ne peut donner la victoire à ces peuples de vautours. Puissions-nous en France mériter une prompte victoire et, savoir l'exploiter tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

24 septembre

Demain nous fêterons l'anniversaire de l'érection de Notre Dame de la Seille.

J'ai confiance qu'elle gardera notre coin. Je lui recommande bien des intentions. Elle reçoit beaucoup de visites de mamans, d'épouses et d'autres aussi.

Hier étant à Nancy j'ai eu l'occasion de rencontrer Monseigneur Fleury chez une personne malade. Il m'a dit de revenir à Nancy. J'objectais que j'étais engagée. On se dégage a-t-il répondu... Il tient à ce que toutes les œuvres reprennent.

Se dégager... C'est facile à dire, mais moins facile à exécuter.

Laisser l'infirmière, Melle Villaumey, seule ici, c'est encore possible mais j'ai peur de ses élucubrations. Aujourd'hui elle a été arrêtée plusieurs fois en allant à Arroye et elle a dit des mensonges plus gros qu'elle. C'était pourtant bien simple de dire la vérité qu'elle allait à Arroye pour rendre service.

Pourvu que cela n'attire pas des ennuis. Elle s'est fait faire des observations par une étrangère à la sortie de l'église parce qu'elle n'était pas en tenue. Et moi qui ne le suis pas !

Il y a de plus en plus de troupes dans les environs, nous allons en recevoir probablement.

26 septembre

Le Docteur Rhinders est venu comme d'habitude en ce mardi : Il y avait des clients cette fois : un gamin de Thézey avec trois gros abcès, et Geneviève Grossem et son bébé, pour lequel elle se fait toujours de la bile.

Mais quelqu'un qui était venu aussi c'est une demoiselle qui s'occupe des bébés et le Docteur et elle ont demandé à ce que la maison serve pour les jeunes mamans et leurs bébés. Il y a de pauvres évacuées qui seraient heureuses de venir, et au moins les bébés n'arriveraient pas sur la paille comme cela est arrivé dernièrement (un souvenir de Bethléem !).

Par un poste de Fribourg j'ai appris ce soir que le Conseil des Ministres avait décrété la dissolution du Parti communiste. La radio française n'avait rien dit ! Avec le départ de Jean Zay, c'est la seconde bonne nouvelle !

Je crois que nous allons avoir des troupes. Le maire est passé avec des militaires allant à la mairie. Reçu une lettre de Marc qui annonce le retour de Bruno. Tant mieux !

29 septembre

Mr Giraudoux Ministre de la Propagande a terminé ce soir sa causerie à la radio en évoquant St Michel. Voient-ils enfin clairs nos dirigeants ?

Devant l'abominable union de l'Allemagne et de la Russie, les forces spirituelles prennent leur revanche. Ici comme nouvelle, il y a l'arrivée du 404^e régiment d'infanterie. Réservistes venus d'Auvergne. Braves gens assez frustes.

Il y a à la maison le Lt Colonel Aiguespares, et le Major Houlbert, Lauréat de la Faculté de Paris. Braves gens tous les deux, discrets, polis.

Le village reste calme malgré les 800 hommes. Ils aident aux travaux des champs, et se font le moins gênant possible.

Il y a 5 prêtres au bataillon ; j'espère que cela va donner de belles cérémonies.

Le Commandant est de la noblesse : de Csernanovitz (ou quelque chose d'approchant). Les Michel lui ont dit que nous étions certainement parents... et il est venu me faire visite (nous n'avons pas trouvé d'alliance même lointaine). Il est beau parleur et a promis toutes sortes de choses avec forces explications.

C'est intéressant de voir ces types d'une région très déterminée. Ils ne semblent pas très dévots, ni d'avoir beaucoup d'enfants.

1er octobre

Beau dimanche aujourd'hui. Messes à 6 h – 7 h – 8 h et 9 h Messe des soldats, 10 h ½ Messe paroissiale. Vêpres à 2 h ¼. Office du rosaire pour les soldats à 6 h ¼.

Le Major Houlbert a bien arrangé sa chambre avec un tapis sur la commode, ses photos placées sur la commode et il a demandé un vase pour mettre des fleurs.

Dans la conversation, hier, il a sorti de sa poche une Invitation en disant que c'était son livre préféré. Il doit faire du bien autour de lui, d'autant plus qu'il est excellent médecin.

Le Colonel et lui sont inséparables : ils vont se promener comme deux amis ; le Colonel tout rond, le Major grand et mince drapé dans une large pèlerine.

Pour leur dimanche ils ont demandé un jeu de dames.

Le Colonel dit bien que la guerre n'est pas commencée, en ce sens qu'il n'y a pas eu de bataille. Quand les allemands auront vu leurs propositions de paix refusées, ils se ruèrent sans doute sur nos lignes et s'y écraseront. Mais gare aux villes !

Ce régiment est un régiment de pionniers càd de travailleurs ; ils vont par équipe travailler derrière la ligne Maginot. Il est probable qu'ils resteront à demeure ici ; le Colonel en tout cas. Ils vont travailler pour les gens du village pour s'occuper, et creuseront aussi des tranchées.

7 octobre

Nos bons amis sont partis emportant et laissant des regrets. On n'oubliera pas les Auvergnats. Ils n'étaient pas partis que d'autres arrivaient déjà : des Normands du 431°. Leur accent fait plaisir à entendre ; les pauvres sont bien privés de cidre. Le vin leur donne soif ! A peine étaient-ils arrivés que débarquaient un contingent du 43° Colonial

revenant par étapes de la forêt de la Warndt : à pied et faisant parfois 17 km par jour.

Dans la nuit du mercredi au jeudi des troupes ont débarqué aussi repartant ce même matin. Les chevaux attachés dans le parc ont fait pas mal de dégâts.

Mais de tous ces départs et arrivées je n'ai rien vu.

Pendant ce temps j'étais mercredi à Toul, jeudi à Morhange, vendredi à Helfedange.

Toul, plutôt Ecrouves, puisque c'est là que se trouve le Capitaine de la Houplière avec ses soldats du 41^o Colonial. J'ai été invitée à la popote par le Commandant ; j'avais heureusement une bouteille de mirabelle pour payer l'hospitalité ! Ils étaient une douzaine : gens mûrs, sauf deux lieutenants. C'était simple et accueillant. Sous l'uniforme on sentait le civil – ce n'est pas comme l'active.

Après le repas nous avons été à la recherche du Capitaine Denis. Si le Capitaine de la Houplière n'avait pas été là je n'aurais pas eu le courage de parcourir ainsi une caserne ! D'ailleurs visite écourtée par l'arrivée du Général.

A Ecrouves première vision des Anglais. De vrais gamins roses et frais et rieurs.

Le Capitaine de la Houplière ayant 23 heures de permission on a pu causer tranquillement mais il fallait en tout cas regagner Nancy avant la nuit.

Le lendemain, étant au Tremblois, voilà Agnès qui arrive tout agitée avec une lettre de son mari. Il est au repos près de Morhange sur la route 74. Il faut aller le voir et lui porter ce qui lui manque – il ne reçoit pas ses colis.

Et l'infirmière que je suis et qui peut passer partout l'emmène.

A mesure qu'on s'approchait de Morhange nous nous arrêtions souvent pour demander si le 166 n'était pas dans les parages. Nous nous sommes égarées dans des petits villages. Un lieutenant est monté dans la voiture pour nous indiquer la bonne route, et il nous disait que la guerre allait se terminer sans bataille. Soldats et officiers souriaient en voyant cette jeune dame si désireuse de revoir son mari².

Près d'une ferme il y avait des avions à demi camouflés et la sentinelle nous a empêchés de passer par le chemin qui longeait la ferme, il a fallu faire un détour. Nulle part, semble t-il on n'avait vu le 166^o. Enfin à Conthil un lieutenant nous a dit que le 166 était remonté en ligne puisque eux venaient de leur céder la place en venant au repos. Que de

2 A noter que Tante Yvonne était la marraine de Oncle Gérard.

troupes dans tous ces villages !

Nous n'avons pas été arrêtées – mais Agnès avait gros cœur de rentrer sans avoir vu son mari.

Vendredi, nouvelle randonnée vers Helfedange cette fois.

Premier arrêt à Lesse, chez les Grandidier. Six infirmières venaient de quitter la ferme en direction de Saverne. Partout des troupes en mouvement revenant vers l'ouest. Sans difficulté aucune nous avons pu traverser le camp d'aviation de Viviers. Beaux avions français camouflés en partie.

Deuxième arrêt à Guinglange ; puis montée à Helfedange. Helfedange est le centre de commandement de la région fortifiée de Faulquemont. Il a fallu arguer au titre de propriétaires pour pouvoir entrer. Certaines pièces transformées en bureaux sont tout à fait interdites. Salon, salle à manger, cuisine, avant cuisine sont remplis de secrétaires, téléphonistes et dactylos. Les pauvres Brovillé n'ont plus que la buanderie et une pièce pour se loger ; ils en ont la tête à moitié partie. Meubles et linge sont en déroute. Le fermier Thuillier pleurait en disant qu'on lui avait pris 35 hectares de terre pour faire un camp d'aviation ; p. de t. et betteraves arrachées avant maturité, un rouleau tassant les terres si bien entretenues !

Oncle Godefroy, Tante Germaine et moi avons déjeuné avec les Brovillé, dans la buanderie ; tandis que la popote des officiers était à côté.

Un petit sous-off gentiment s'est approché de moi pour me demander si j'allais rester. « C'est qu'on aime bien voir une infirmière, elles nous soignent bien ».

Il y avait aussi dans la cour de la ferme un camion rempli d'anglais – des aviateurs.

Nous avons rassemblé ce que nous avons pu de linge et repris le chemin du retour.

Arrêt à Vahl lès Faulquemont pour donner des nouvelles d'évacués. De là nous ne sommes pas loin de la région évacuée et l'on n'entend pas le canon.

Le voyage s'est bien terminé mais ce qui a été comique c'est de me voir arrêtée à l'entrée du village, par une sentinelle baïonnette au canon, alors que plus près du front personne ne nous avait arrêtés. J'en ai fait l'observation au soldat qui m'a dit que c'était la consigne et cela avec un accent qui sentait bien le terroir normand.

On ne les apprécie qu'à moitié, ici ces braves normands. On les trouve méfiants, rusés et

pas si serviables que les Auvergnats.

A la maison logent le major des normands et le capitaine du 43°. Ces derniers reviennent de la forêt de la Warndt. Elle est terriblement minée et des équipes de pionniers ont fait le travail terrible de rechercher centimètres par centimètres ces myriades d'engins, on les relevait tous les quarts d'heure (les équipes). Il y a eu beaucoup de morts et de blessés. Heureusement le plan des grosses mines a été retrouvé dans une maison forestière, et à l'aide de celles qui avaient déjà éclaté on a pu repérer les autres. De fureur de voir tous ces traquenards, nos soldats ont pillé et démoli tout ce qu'ils ont pu dans les villages sarrois.

Les pauvres villages lorrains n'ont pas dû être très respectés !

Quant au major normand il est plutôt bizarre ; bavard au possible. Me voyant hier dans le corridor il m'a prévenue qu'il viendrait « babiller » avec moi. Pendant mes absences un inspecteur de l'hygiène départementale est venu à la maison. Voyant le manque de travail il a décidé le départ de l'infirmière : Melle Villaumey. Cette dernière fait la grimace. On trouve que je suffis pour un pansement par jour. C'est certes la vérité.

On nous a repris le matériel anti-gaz, en disant que les prévisions ne s'étaient pas réalisées et qu'il serait plus utile au front.

10 octobre

Le Capitaine du 43° Colonial a rapporté un excellent appareil de T.S.F. de chez les Allemands. C'est toujours ça de pris aux ennemis, si, comme il le dit, on arrête la guerre maintenant sans aller plus loin. Il est de Lyon et en a le caractère plutôt froid – et même tout juste poli !

13 octobre

Encore une demande saugrenue ! Le major me demandait soit de prêter ma voiture, soit de le voiturer ainsi que son infirmier Prêtre pour une randonnée. Devant mon peu d'enthousiasme pour l'une et l'autre combinaison il n'a pas insisté.

Le 43° Colonial s'apprête à partir. Qu'allons-nous avoir après cela ?

Le capitaine, lyonnais d'origine, s'humanise. Il cause maintenant quand on le rencontre.

Ses hommes sont gentils. Hier trois ont bavardé assez longuement. L'avis est unanime sur le discours de Daladier. Il faut tenir ferme devant Hitler et continuer la guerre tant qu'il ne sera pas à notre merci.

Le 43° a cantonné à L'Hôpital et dans les cités de Carling. Ils disent ne pas avoir pillé, mais s'être installés pour dormir et manger dans les maisons. Je n'ai pas pu avoir de précisions sur la villa du Dr Kiki.

18 octobre

Visite très inattendue : Le Capitaine Jean de Mahuet. Il est au repos à Morhange et venait faire un tour à Nancy, Arraye et Létricourt.

Il quitte Spicheren, à 4 km de Sarrebrück. Il paraît qu'on se fait des petits saluts avec les Allemands. Il est tout à fait en forme et ne manque pas d'entrain.

Le moral de l'avant est excellent – mais il ne faut pas croire que nous n'avons ni blessés ni tués. Les Allemands contre attaquent en ce moment.

Mardi j'ai été à Pont à Mousson voir Anne et Irène de la Chaise infirmières militaires. Elles n'avaient pas le droit de me dire où elles étaient, mais la censure n'a pas ouvert la lettre. Beaucoup d'hôpitaux à Pont à Mousson, mais rien que des malades et pas de blessés. Les infirmières ont presque l'air de regretter que l'on n'ait pas de belles opérations à leur offrir !

Ces jours-ci pluie diluvienne orages, canon. Le tout se mêle.

Les cultivateurs sont dans le marasme. Le blé n'est pas semé et les terres complètement détrempées.

21 octobre



Voici notre belle salle d'hôpital avec l'infirmière et le tout est inutilisé.

A la Préfecture on m'a dit que le Poste était considéré « en sommeil ». Au cas d'un nouveau repli d'évacués il pourrait servir ; en attendant un rappel j'ai ma liberté et garde « l'ordre de mission » si pratique pour circuler partout.

Hier étant à Laneuvelotte qu'est ce que j'ai vu ? Un militaire bien connu : Gérard de Miscalut venu en auto avec son lieutenant et qui était passé au Tremblois. Le temps de dire deux mots et c'est tout.

Lui aussi se remonte en linge chez les évacués jusqu'à l'Abbé Louis qui va chercher couvertures et matelas dans les maisons vidées de leurs habitants. Ceux-ci lorsqu'il reviendront ne retrouveront plus rien !

Ici à Létricourt règne le calme.

Le major babillard n'est pas gênant. Il trotte au petit galop à droite et à gauche et le tout est de ne pas se trouver sur son chemin afin de ne pas tomber dans les bavardages.

25 octobre

Dimanche j'ai été à Pont à Mousson revoir Anne et Irène avant mon retour à Nancy. Il n'y avait qu'Irène. Anne était à Metz.

Cela faisait plaisir à Irène de revoir le pays, alors nous sommes revenus à Létricourt en passant par Aulnois.

Nous avons revécu les bons jours de vacances.

Irène souffre de petitesse et de l'esprit Hôpital.

Cette promenade l'a détendue.

En goûterais-je de l'Hôpital ? Melle de Vienne m'a écrit pour me demander si je pourrais assurer quelques veillées à l'Hôpital de l'Asnée.

J'aimerais passer ces nuits dans le silence du Séminaire à garder et soigner nos bons soldats.

Ici rien de changé. Les bons normands sont très calmes et ne se foulent pas ! J'avais demandé au Commandant des hommes pour remettre en état le petit pont de la grille à moitié défoncé par le 507. Ils y ont travaillé une demie journée, et ça a été tout – le reste était trop compliqué.

Parmi eux il y a un sergent-chef qui a pour métier dans le civil, de coucher sous les ponts. Lorsqu'il est arrivé pour se faire équiper il avait un soulier jaune et l'autre noir.

L'uniforme aplanit et régularise les situations !

L'Abbé-Infirmier n'a pas l'air de s'en faire non plus. En tout cas c'est un parfait musicien et les offices en sont bien rehaussés. Il parle bien aussi.

Que dirais-je des événements extérieurs ?

Il me semble qu'il faut attendre maintenant le craquement qui fera s'écrouler l'édifice national-socialiste allemand.

Les pluies diluviennes interdisent une offensive d'envergure ; les alliés se renforcent.

Que peut faire Hitler ?

Louis Marin n'a peut-être pas tort de dire que la guerre sera finie dans 4 mois ?

26 octobre

Melle Villaumey s'en va demain. A défaut de malades à soigner elle a fait des travaux de ménage. Rentré du bois à la maison pour le sauver des soldats, ramassé les fruits avec ardeur, cassé des noyaux de prunelles etc... Je m'en vais aussi à Nancy laissant Anna avec le major et deux soldats qui viennent tous les soirs se camper sur les matelas du second.

On en est toujours à attendre un réveil brusque, une guerre plus terrible que celle que nous avons eue jusqu'alors...

La Vierge étend peut-être son manteau sur le pays qui l'a tant priée durant son année mariale ?

1er novembre

Alertes, poursuites d'avions, tirs de la D.C.A. Puis tracts trouvés dans les jardins et les champs.

A Nancy il y a eu une alerte lundi, puis deux mardi. Les gens y sont faits et ne s'affolent pas.

Pour la canonnade il y avait plus d'émotion, et la modiste chez qui je me tenais était assez émue. Comme jusqu'à me faire essayer un chapeau posé à l'envers. Et comme mon choix s'était porté sur celui-là le résultat a été que j'ai arboré aujourd'hui mon chapeau à l'envers. C'est Lucie Messin à la messe qui a dit en confidence à Anna : « Je crois que Melle Yvonne a mis son chapeau à l'envers ! »

Germaine Brice a trouvé le discours d'Hitler dans son jardin.

Le major normand va repartir grâce aux neuvaines qu'on a faites chez lui pour son retour. Il reviendra dans le pays l'année prochaine avec « Madame et ma jeune fille. »

Les braves normands étaient nombreux à la messe. Ils ont déposé une couronne au monument aux morts. Ils ont eu du champagne et des gâteaux pour leur Toussaint.

Jour de Toussaint ensoleillé. Au cimetière le souvenir de 1914 revenait très vivant.

Comme alors on entendait des coups sourds lointains, mais il n'y avait plus les « quatre demoiselles en noir », une seulement et qui pensait plus à la vie qu'à la mort. La vie de ses « saints » à elle, et la vie du cher descendant, de ceux qui sont là.

Le descendant est bien silencieux et si je le pouvais je lui tirerais les oreilles.

2 novembre

Notre demi-tranquillité est bien menacée. Un capitaine est venu préparer les cantonnements pour des divisions au repos. Il a voulu tout voir. Il trouve que la maison conviendrait bien pour un état-major ; Il envoie bellement promener la Préfecture avec ses pièces réservées. J'ai hasardé une réclamation pour le chauffage... Il a répondu par une fin de non recevoir. La pauvre Anna aura de quoi se gendарmer !

On recevrait volontiers des militaires s'ils étaient plus soigneux et moins chapardeurs.

11 novembre

Je crois que la prochaine paix sera accueillie avec une joie plus entière que l'armistice de 1918. Au fond cet armistice n'était qu'une trêve et pour les régions frontières il semble que nous vivons actuellement la continuation de la guerre de 1914-1918.

Celle-ci durera t-elle encore longtemps ? Louis Marin dit : 4 mois. Les militaires répliquent 10 ans. Par conviction et par optimisme je préfère me rallier à notre Député !

Et toi, Marc ? Tu ne penses à rien ? Qu'à ton travail, puisque voilà plus d'un mois que je n'ai pas reçu de lettre !

J'ai parlé trop vite, voici qu'arrive une missive de Marc qui a même eu les honneurs de la censure. A Saint-Omer ils ont des alertes aussi et beaucoup de militaires. Le collègue a repris un peu sa physionomie d'avant-guerre.

Et le pauvre Létrécourt devient de plus en plus garnison. Les braves Normands sont noyés dans deux bataillons qui sont venus se disputer le village. Le Commandant du Génie et le Commandant de la Justice Militaire se sont disputés la maison et la salle de patronage. Anna m'a dit que c'était homérique, et elle au milieu de tout cela s'est

débattue avec vigueur.

Finalement nous avons 6 officiers, une popote et des bureaux.

Le Commandant Volmerange, une huile dans la Justice à Paris est bien élevé et aimable.

On a discuté la question chauffage et le Capitaine de Mahuet réglera la chose. Car le Capitaine de Mahuet est à Nomény avec l'état-major de la division. J'ai été le voir, mais on n'approche pas comme on veut des Bureaux d'état-major. Un militaire m'a posé un questionnaire serré avant de me laisser approcher. Nous nous sommes vus dans le bureau du Maire, car ces Mr sont installés dans l'Hôtel de Ville.

Le Capitaine de Mahuet travaille dur, et son repos n'en est guère un que de nom. Il m'a dit à l'oreille qu'on s'attendait à quelque chose du côté de Sarrebrück.

Il est très pressé de voir arriver sa femme car il craint que le repos soit écourté. C'est à Létricourt que les pauvres époux séparés pourront se revoir.

Le dit Capitaine a accompli des missions de confiance très près de l'ennemi, et son général l'a bien cru une fois disparu.

Nancy est de nouveau des plus calmes, et cela semble presque un non-sens de voir des files de gens aller chercher des masques. On voit de bons vieux revenir avec un air important ayant en bandoulière cet engin hétéroclite. Il leur semble qu'ils font la guerre sans doute ! Les dames chics se confectionnent des housses élégantes, les gosses les balancent sans respect, prêts à s'en servir comme arme de pugilats.

13 décembre

Le Capitaine de Mahuet a revu sa Dame. Mais cela est déjà loin. Sa division s'est embarquée avec des provisions pour 3 jours pour une destination inconnue.

Depuis une autre Division du 20° Corps est venue la remplacer. Nous avons encore la Justice Militaire. J'ai appris aujourd'hui que le Gal Gamelin allait être limogé. Georges et Weygand prendraient le Commandement.

2 mars : Bruits totalement faux

2 mars 1940

Les mois ont coulé et la guerre est sans changement.

Létricourt non plus n'a pas changé d'occupants. Depuis que j'ai écrit, la même Division, c'est à dire la 11° – La Division de Fer a cantonné dans la région, et nous avions la Justice Militaire, avec jugements se passant dans la salle à manger.

L'aspect de celle-ci est inénarrable ! Le parquet n'est plus qu'un souvenir.

29 mars

La 11° Division est remontée en ligne et a été remplacée le même jour par la 45° (Formation Blois). Elle ne la vaut pas au point de vue militaire. Loin de là !

Je me suis trouvée à Létricourt juste le jour du changement. Le temps d'enlever certaines choses, de procéder à quelques nettoyages et le service de santé avec le Cnel major, et la justice militaire s'engouffraient dans la maison.

5 mai

La 45° Division était agréable à recevoir – des gens polis et complaisants : ils sont partis brusquement parce qu'on s'attendait à une attaque, les Allemands avaient jeté des ponts sur la Sarre.

Létricourt a été libre de troupes pendant 15 jours. Puis le 401° est passé allant au front. Deux jours après le 403° avec le Colonel Poirier logeant à la maison prenait sa place.

Un avion allemand a jeté sur Létricourt des kilos de tracts. Échantillon ici présent.

(sur cahier d'origine)

Nancy 10 mai

La guerre est commencée. La Hollande, la Belgique et le Luxembourg sont envahis. Toute la région a été arrosée de bombes par les avions allemands. L'alerte a été donnée à 4 h ½. On apprend peu à peu tous les dégâts et les victimes. Il y en a beaucoup. 2 maisons effondrées dans la rue du Ht Bourgeois ! Et nous croyions que c'était la D.C.A. ! Va t-il falloir partir ?

Ce sont les grandes douleurs qui commencent avant la victoire que nous accordera Marie.

19 mai

L'heure est grave. La radio annonçait hier que les éléments motorisés allemands étaient à 100 km de Paris.

Mais quelle joie ce matin de lire que Reynaud, Président du Conseil assisterait officiellement aux prières faites pour la France à N.D. à 15 h 30 ! Voilà le geste que Dieu attend et il fera son geste à lui.

J'ai été à Bon-Secours à cette heure-là. Malgré l'alerte.

9 juin

Le Gal Weygand a demandé cet après midi une prière générale. Mgr l'a transmise aussitôt à toutes les paroisses. Tout l'être est tendu vers l'issue de la bataille gigantesque qui se livre en ce moment de la mer à l'Aisne.

Ô mon Dieu, sauvez la France.

L'angoisse qui étreint depuis une quinzaine de jours, c'est : le sort de Bernadette de la Houplière et de ses enfants. Marc, où est Marc actuellement ?

15 juin

Hier à 8 h Melles Michel et Lacroix sont venues dire : Il faut partir au plus vite : Les Allemands arrivent. Je vais aux informations et demander conseil. On me répond : C'est trop tard pour partir.

Eh bien restons.

Le 44 se réunit au 42. On range. On dissimule. De longues files d'autos, de bicyclettes, de gens à pied passent dans les rues.

Où sont les Allemands ? A Ligny – A Briey – A Langres !... On n'en sait rien. Mais c'est la fuite irréfléchie. Cette nuit la circulation a été intense ; on tendait l'oreille : est-ce eux ?

Ce matin rien encore, le défilé des partants continue lamentablement – et on annonce : Les Russes envahissent l'Allemagne avec des milliers de chars... dit-on ? Est-ce là le secours qui nous sauvera ?

18 heures – Ce soir on annonce que les allemands reculent vers la Meuse.

22 juin

Honte, humiliation ! Les Allemands foulent le sol de Nancy et de la Lorraine ! Ils grouillent dans la ville. Ils sont campés sur le Cours Léopold, avec chevaux, tentes et camions.

L'air est empesté de l'odeur de cheval, bottes, poussière. Ils sont convenables, polis, accommodants. Combien de temps cela durera t-il. Il paraît que la Gestapo a fait son apparition. Des nouvelles ? Je ne veux croire à aucune. La radio est entre les mains des Allemands. Alors !

Quand l'humiliation aura été à son comble, Dieu nous sauvera.

28 juin

Après la patte de velours, la patte crochue – puis sans doute la patte de fer.

Le Dr Abt est venu me prévenir qu'ils « s'installaient » rue Gambetta. Aidée de Melle de L. et G., j'ai été rassembler ce que j'ai pu. Papiers, objets précieux, meubles fragiles, nous avons tout mis dans le Bureau et fermé la porte. Le Dr Abt est venu dire qu'ils déménageaient déjà aujourd'hui les matelas !

Au 44 nous avons des officiers supérieurs prisonniers. Il y a des choses comiques.

Notre cerisier étant chargé de cerises, on avait, avec la permission de la sentinelle passé des branches aux prisonniers. Ils en ont redemandé, alors je leur ai dit qu'il fallait quelqu'un pour grimper dans l'arbre.

Dans l'après-midi 2 hommes revenaient suivis d'une sentinelle. Les 2 hommes grimpés dans l'arbre s'en donnaient à cœur joie tandis que la sentinelle les aidait, ou bien se dissimulait dans un coin pour s'asseoir et fumer. Mais quand le Colonel a voulu nous remercier un soldat l'a fait taire.

Le GEC va recevoir 60 prêtres prisonniers. Et les Allemands ont refusé de donner un Prêtre aux officiers sous prétexte qu'un Prêtre leur avait mal répondu !
Brimade !...

On se surprend à faire des sourires à tous ces pauvres colonels, ou lieutenants colonels qu'on voit se morfondre aux fenêtres. L'armistice est signée moyennant l'occupation presque complète de la France.

Et malgré tout on ne désespère pas, on attend le geste miséricordieux de Dieu.

Mais hélas le manque de nouvelles se fait cruellement sentir. J'ai pu voir Oncle et Tante de Miscault qui n'ont aucune nouvelle de leurs enfants. Les Normands, les Petites Soeurs, les combattants, ceux qui sont partis au moment de l'arrivée des Allemands.

A Létrécourt tout est calme. Il n'y a pas eu de bataille. N.D. de la Seille a veillé sur son coin. Au sud de Nancy des villages ont bien souffert. N.D. de Sion a été le théâtre de combats.

7 juillet

J'ai cru voir mon beau-frère aujourd'hui. Melle B m'avait prévenue hier qu'ayant appris qu'un groupe d'officiers du 69^e avec M. l'Abbé Denis étaient prisonniers à Châtenois elle allait tenter d'y aller emportant des provisions car ils étaient affamés. J'espérais un peu y trouver le Capitaine de la Houplière et suis partie avec elle en taxi.

Tout le long de la route, des cadavres d'autos. Arrivées à Châtenois nous nous présentons au camp. Accueil plutôt hargneux – nous insistons. Défense de parler aux prisonniers.

Un chef vient, interroge. D'où venons-nous ? Qui voulons-nous ? De nouveau refus de voir le Capitaine Denis. Pas de Capitaine de la Houplière.

Il n'y a qu'à laisser les provisions qui vont passer à la fouille.

L'interprète nous souffle de nous promener devant les baraquements et il nous demande d'aller prévenir sa femme à Nancy de son sort.

Nous arpentons la route et voilà qu'un officier nous fait signe. Mr l'Abbé est par là.

Il nous a dit quelques mots derrière les fils. Il a demandé une valise, des Évangiles. La sentinelle est passée et a fait signe de s'écarter. Et nous sommes reparties avec la vision de ce camp lamentable : des hommes hâves derrière des fils barbelés. Des petites tentes pour se coucher. Un petit baraquement pour les officiers.

M. l'Abbé fait des cercles d'études sur l'Évangile. Il n'a dit qu'une fois la messe.

L'interprète nous ayant dit que les coloniaux étaient à Neufchâteau, nous y allons. Neufchâteau est très abîmé. Les soldats qui gardent le camp sont bien plus accommodants – et ce sont des baraquements. A l'entrée je demande les coloniaux. On me dit oui. Je demande le Capitaine de la Houplière on me répond : Revenez le voir à 2 h on ne peut pas maintenant.

On se résout à rester. Grâce aux connaissances de Melle B nous trouvons à déjeuner. Il n'y a plus rien en ville. A 2 h nous retournons au camp. Je redemande le Capitaine de la H. On nous fait attendre. Puis une sentinelle nous emmène plus avant. Nouvel arrêt au bureau. On prend le nom par écrit et on va à la recherche. Au bout d'un moment la sentinelle revient : Il n'y a pas de Capitaine de la Houplière. Alors ! Pourquoi m'a t-on dit oui ce matin. Je m'en vais triste et dépitée. Melle Bertin partage mon ennui.

Le chauffeur nous dit qu'il est possible que mon beau-frère ait été là. Il a vu le coup dans d'autres camps. En donnant de l'argent on voyait des prisonniers soit disant absents ! Si j'avais su !

Mais il est possible aussi qu'il ne soit pas là.

Cette vision des prisonniers hâves derrière leurs barbelés nous poursuivait. La vue des champs de bataille avec canons abandonnés, débris de toutes sortes – villages bombardés achevait de serrer le cœur.

Que de souffrances, de déceptions, de misère.

Mais l'espoir du relèvement de la France survit à tout. Les vagues nouvelles reçues confirment cet espoir.

La gloire d'Hitler est à son apogée. Gare !

10 juillet

Cette fois c'est un Commandant allemand qui est à la maison ! Il n'a rien d'un Nazi, mais c'est l'ennemi tout de même.

Il a fait la dernière guerre et n'a rien d'un pourfendeur.

Il est fort aimable et nous a fait cueillir des cerises par un de ses hommes. C'est de l'artillerie.

19 juillet

La journée d'hier a été bien bonne au Tremblois. Dans la matinée j'ai eu la visite d'une jeune fille lorraine venant de la part du chauffeur de l'abbé Louis dire que son lieutenant était prisonnier. Sur le pont de Kehl ils se sont dit au revoir. Louis a dit au soldat « Je reste prisonnier, mais vous, vous serez repris par l'Allemagne... » Qu'est ce qui arrive en effet. Le frère de cette jeune Lorraine étant au 166° d'artillerie comme Gérard m'a dit que son frère (Dax) était prisonnier à Strasbourg et qu'il n'y avait eu qu'une dizaine de tués au Régiment.

Donc bonnes nouvelles que j'ai vite été donner au Tremblois.

Et en arrivant je tombe dans une joie générale. Les Joseph, les Kiki et Michel venaient de débarquer, retour de Poitiers ! Après bien des aventures.

Quand aurais-je la joie de revoir Marc !

23 juillet

Joseph de Miscault a failli être fusillé à Poitiers. Il était chez les cousins de la Débutrie.

Comme les Allemands étaient très désagréables (des jeunes, section d'assaut) il les avait pris de haut et dit leur fait : mensonges d'Hitler, écrasement des victimes comme l'Autriche, la Pologne, etc... Ils sont devenus furieux l'ont laissé sortir de leur bureau, mais un quart d'heure après un officier suivi de 2 soldats baïonnette au canon venait le prendre et l'emmener dans un pavillon. Pendant ce temps 4 sentinelles tournaient autour du château pour garder les dames prisonnières. Joseph ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir. Au milieu de la nuit deux coups de fusil ont été tirés dans ses fenêtres, puis deux heures après il a été relâché. Les dames étaient plus mortes que vives, et il paraît que la leçon était surtout pour elles, car la cousine de la Débutrie leur refusait ce qu'ils demandaient. Ils avaient déclaré qu'avant de partir ils feraient sauter le château. Les habitants étaient dans l'attente de l'explosion... qui ne s'est pas produite.

4 août

Le Capitaine de la Houplière est prisonnier. Pris à Bains les Bains et interné au camp de Belfort. Sa carte a mis un mois à m'arriver.

Que je voudrais donc recevoir quelque chose de Saint Omer ! Dure pénitence à laquelle s'ajoute une autre. Celle de voir la croix gammée pendre à la Maison à Létrécourt. J'étais furieuse et j'ai reproché au Commandant son « abscheuliches stoff » Oh ! Ich werde feuer darin tun... Machen sie nicht das, sie würden geschossen sein ! – Tant mieux – Là dessus je lui ai tourné le dos. Il me bat froid et c'est à Anna qu'il s'est adressé pour donner l'essence promise. Il l'a mise lui-même en cachette de ses hommes et Anna l'a aidé. Il n'avait mis que 2 ou 3 litres ! Aussi avons-nous complété plus largement à un moment où il n'y avait personne. C'est toujours cela de récupéré !

6 août

Je me souviendrai de cette date du 6 août ! Quelle joie ce matin en reconnaissant l'écriture de Marc. Une lettre timbrée de Sarrebourg, taxée faute de timbre, ouverte par précaution.

Ils sont tous à Puits Bérault, sains et saufs, pas malheureux. Marc a dû passer son

baccalauréat le 29 juillet à Saint Omer.

J'ai couru l'après-midi à Bon-Secours dire ma reconnaissance à Notre-Dame.

3 décembre

Oui, Marc a passé son bachot et a été reçu. Il a voulu me rejoindre en août, s'est heurté aux barrages de la zone dans laquelle nous sommes enfermés ; s'est vu refuser le retour chez lui, a échoué en Côte d'Or et les vacances se sont passées sans que nous nous revoyions. Pour les récits épiques se rapporter aux lettres qu'il m'a écrites.

En octobre il a rejoint le Pas de Calais en se faisant passer pour le commis d'un fermier.

Et la « guerre » dure toujours ; nous sommes sous le joug qui se fait plus dur.

Toute la population de Lorraine de langue française a été déportée. Moments extrêmes. Moments pénibles qui crient vengeance au Ciel. On leur avait fait choisir entre : aller en Pologne et retrouver l'équivalent de ce qu'ils perdaient ou aller en France et renoncer à tout. Ils ont choisi la France !

Nous avons ressenti spécialement la douleur des habitants d'Aulnois et de Craincourt. Duchaux a pu passer pas mal de choses grâce à sa finauderie. Anna n'a pas manqué de cran en rapportant des vases sacrés de l'Église d'Aulnois et des petits trésors des gens. Et ce qu'il y a de mieux c'est que le bruit a couru que nous allions subir le même sort. Affolement chez certains – retraits d'argent, déménagements... Le bruit est démenti.

Malgré cela il reste un malaise.

On ne sait rien de ce qui se passe. Les journaux germanisés finissent par déteindre sur les opinions.

Je reste inébranlable. Ce sont les Allemands qui ont fomenté le drame de Mers-el-Kebir, de Dakar. La preuve en est les affiches tricolores qu'ils apposent par milliers. C'est de la grosse malice cousue de méchants fils d'hypocrisie.

Dakar
Souvenons toujours
Mers-el-Kebir...

Il y a eu ces jours-ci : bombes sur Marseille. Ils ont crié sur la méchanceté des Anglais qui s'attaquaient à des innocents ! On a su ces jours-ci qu'il y avait des embarquements d'Allemands.

Chiappe vient de périr d'un accident d'aviation. Il partait à bord d'un avion rejoindre la Syrie où il était nommé gouverneur ; l'avion a été mitraillé et brûlé soit disant par les Anglais...

Les Allemands enragent de voir que la plupart des français n'ont pas la mentalité de vaincus, ils veulent les dissocier d'avec les Anglais – par tous les moyens. Ils craignent le réveil des armes – qui viendra, nous ne sommes qu'en armistice.

21 décembre

Nancy a été bombardée mercredi soir par les Anglais. Une bombe sur l'établissement Thermal où les Allemands devaient avoir une fête et une bombe incendiaire sur Sédillot où se trouvaient de gros bonnets.

Les gens sont ravis.

2 janvier 1941

Non ce n'était pas des bombes anglaises. Tout semble prouver qu'il y avait une mise en scène organisée pour faire croire que c'étaient les Anglais mais ce qui a ouvert les yeux c'est le bombardement de l'hôpital de Lunéville dont on avait enlevé les Allemands peu de jours auparavant. « Ils » ont fait un tel tapage dans leurs journaux au sujet de ce bombardement d'hôpital par les Anglais qu'on en est d'autant persuadé !

Autre chose intéressante : c'est le rôle de la Protection ces jours-ci : Protection d'évadés ! Duchaux à Létricourt m'a envoyé deux évadés d'un camp de Dieuze que tout le village a rhabillé en civil.

Ils avaient faussé compagnie à leurs compagnons pendant le travail, n'ont pas été poursuivis. Ils marchaient la nuit et se cachaient le jour, transis, dans des maisons abandonnées. Ils ont passé la Seille gelée et sont arrivés à Létricourt vers 4 h du matin.

Ils sont entrés à l'Église et ont attendu là que le village s'éveille. Le hasard ou plutôt la Providence les a conduits chez Duchaux qui en a pris soin, et leur a donné mon adresse en leur disant que je les aiderais.

Le GEC est venu à mon aide pour leur composer des papiers.

Mais ils étaient si fatigués et même découragés qu'ils n'ont pas eu le courage de se mettre en route pour Chaumont comme ils le désiraient. Et... je leur ai proposé de passer la nuit ici, ce qu'ils ont accepté avec reconnaissance. On les a campés dans le secrétariat, donné à dîner. Un bain de pied pour leurs pauvres pieds en compote. Le lendemain à 8 heures je les ai réveillés. Ils avaient bien dormi, étaient reposés et pleins de courage. Je n'ai pas encore de nouvelles de leur arrivée. Ils avaient l'intention de passer en France libre.

23 mars 1941

Nos deux évadés sont arrivés au but : témoins les 2 cartes interzones datées de Marseille. Le plus jeune annonce son départ pour le nord de l'Afrique. On sait ce que cela veut dire.

La Protection de la Jeune Fille devient la protection des évadés !

Qu'ai-je vu débarquer il y a une dizaine de jours ? René de la Chaise et un camarade breton arrivant du centre de l'Allemagne. Ils se sont procuré des vêtements civils et ont, avec assurance, pris le train ! Leur aspect minable n'a pas attiré l'attention. Grâce à sa connaissance de l'Allemand René a pu se tirer d'affaires. Ils se sont ... à Metz – sont passés par Craincourt où les Lorrains importés leur ont facilité le passage de la Seille. A Létrécourt René pensait me trouver aussi est-il venu jusqu'ici.

On a plaisir à aider ces échappés de l'Allemagne et à faire la nique aux Doryphores.

René va aussi passer en Afrique du Nord. J'ai été ravie aussi de berner les Allemands en allant à Paris sans laisser-passer. Ils me l'avaient refusé. Le train de nuit pour l'aller n'a pas été contrôlé. Au retour il fallait prendre le Paris-Berlin contrôlé seulement à la frontière. Le contrôleur, un bien brave homme, m'a donné les renseignements. Je suis donc descendue à « Neuburg »³ et là ai repris un train direction Nancy et le tour était joué.

3 Novéant

Cela fait du bien de secouer de temps en temps le joug de l'envahisseur. Ils nous affament de plus en plus et tout le monde est las de l'ignorance où l'on se trouve des événements.

Pâques 1941

Joie, il y a huit jours, à l'aube du dimanche des Rameaux de courir à la gare où le Capitaine de la Houplière me faisait dire qu'il était de passage – libéré ! – Ils étaient une trentaine venant de l'oflag X-C. Pas trop maigres, mais n'ayant pas encore la force, il semble, d'être joyeux. Ils sont restés près de deux heures en gare encadrés encore par les verts. Il fallait d'abord remplir les formalités de libération à Chalons avant de rejoindre les familles. Monique Bertin et moi sommes restées jusqu'à l'ébranlement du train. Monique a distribué du buis béni et tous en ont voulu. Premier contact avec la France après des moments très durs où ils ont vraiment souffert de la faim !

Les alléluias ont dû être gais à Puits-Bérault.

J'ai reçu une carte de René de la Chaise. Il est hors des griffes allemandes.

Nous nous attendions un peu ces jours-ci à une visite de la Gestapo. L'adresse du 42 a été trouvée dans la correspondance d'un Jaciste dont le père est en prison pour avoir aidé des évadés et facilité la correspondance entre la France libre et l'Alsace-Lorraine.

La Gestapo a demandé à la jeune fille ce que signifiait cette invitation à venir au 42 Cours Léopold. Elle a répondu habilement en parlant de retour à la terre.

Aussi par prudence ce cahier séjourne sur le haut de mon armoire.

22 juin 1941

Ils deviennent méchants. Le P. Valton a été arrêté ainsi que la cuisinière de l'Ermitage, mis au secret, au pain et à l'eau. L'Ermitage a été bouleversé de fond en comble. Melle de Bourgue et la directrice du Centre d'accueil ont été arrêtées, interrogées puis relâchées, toujours pour des questions d'évadés.

Ce qui a de très joli c'est que le bruit a couru que j'étais arrêtée aussi.

Cela n'aurait d'ailleurs rien d'étonnant puisque je reste pratiquement secrétaire de la J.A.C.F. Et qu'ils sont venus faire signer à l'Abbé Marchal un papier comme quoi il n'y aurait aucune activité jaciste.

Avec différentes petites choses que j'ai « sur la conscience » ils pourraient s'en prendre à moi. Je n'en ai pas peur, il me semble que j'ai avalé un bâton de fer pour leur tenir tête.

Le 18 en l'honneur de leur entrée à Nancy ils ont effectué des vols bruyants et très bas sur la ville. Mal leur en a pris car un avion a piqué du nez dans une maison. L'essence a explosé et les 5 aviateurs ont été tués. Des curieux et des sauveteurs ont été blessés ou tués.

Quelques jours après, Paris-Soir annonçait la chute d'un avion anglais sur Nancy.

26 août 1944

La guerre touche à sa fin et cela vaut la peine de venir relater les derniers agissements de ces Messieurs à Létricourt.

Je n'ai rien dit de mon emprisonnement de 1942. Trois mois passés à la prison de Nancy pour avoir rappelé les atrocités de Nomény. Trois mois de grâces : qui m'ont semblé très courts.

Contacts très intéressants avec des Communistes mais connaissance plus grande de la perversité et de la méchanceté allemande.

Il y aurait des pages et des pages à écrire sur ces 3 mois ; les loisirs manquent.

Et j'en reviens à la tragi-comédie actuelle.

Vendredi dernier 18 août, Monique Bertin et moi ainsi que le P. Febvay, Aumônier, venions d'assister au départ d'une troupe Guide campée dans le parc depuis 15 jours lorsque 2 verts faisaient leur apparition pour s'informer de logements. Troupes motorisées – Quelques heures après nouveaux Allemands 2 officiers et un sergent. Ils

visitent et retiennent la maison en attendant les ordres de la Kommandantur de Nancy. Ils reviennent ensuite avec l'ordre de réquisition. Anna et moi pouvons rester mais interdiction d'avoir réfugiés et invités. Nos réfugiés de Frouard sont donc mis à la porte.

En attendant que les « Services » arrivent, un capitaine et un soldat occupent la place pour empêcher d'autres troupes de s'installer.

Le soir c'est comique de constater que la confiance ne règne pas !

Monique B a poussé son lit devant la porte plus un canapé. Anna se verrouille. Le soldat a une mitraillette sur sa table de nuit et se verrouille également. J'entends le capitaine tourner sa clef et je fais de même.

Le lendemain 1ère arrivée – peu de choses.

Ces messieurs sont inquiets absorbés. Les mines s'allongent au fur et à mesure que les jours passent. Enfin mardi, le soir, tout un déballage de femmes piaillantes, de bagages d'un nouveau commandant, de civils etc...

On s'installe pour de bon. Mais l'atmosphère reste lourde. On cause bas en regardant d'un air soupçonneux vers mes fenêtres. On s'organise, on met toute la maison en l'air. Nous n'avons plus que ma chambre, la chapelle, la cuisine et la chambre d'Anna. Tout le reste est Bureaux et logements de militaires.

Ces bureaux doivent avoir une certaine importance, car on veille nuit et jour et nous avons interdiction d'y pénétrer.

Les officiers sont corrects. Ne parlons pas des dactylos. Il n'y en a qu'une de bien.

Les soldats sont sur le pied des officiers et sous-officiers.

Peut-être est-ce un service diplomatique, il y a quelques raisons de le croire.

Ce sont en tout cas des civils habillés en militaires. J'en ai la preuve aujourd'hui.

Voici pourquoi. Nous avons eu alerte cette nuit. Un vol de bombardiers allant en Allemagne suivi de vols d'avions isolés, lanceurs de parachutistes, c'est très possible. A un moment donné, la mitrailleuse a donné. Envoi des deux gardiens de la cour, qui discutent, entrent, ressortent, vont chercher des armes.

Ce matin fusils et mitraillettes étaient braqués dans le corridor.

Et dans la matinée on a ouvert des caisses d'armes démontées. Off et soldats, tout le monde s'est mis à fourbir, remonter : coutelas, revolvers, fusils, mitraillettes.

Maintenant la maison est devenue un arsenal ! Le maquis n'a qu'à bien se tenir !!

Le vilain soldat qui est là depuis le début a l'air tout bête avec son fusil. Il en semble tout empêtré. Les autres ne se contentent pas d'un fusil, ils ont en plus la mitraillette.

Quelques jeunes plus courageux jouent au ballon en léger costume dans la pelouse.

Et on continue à s'installer ; on monte le téléphone. Mais ces dames ont expédié par Luxembourg leurs valises et leurs boîtes à chapeaux.

Et nous ? Nous attendons la Résistance qui nous délivrera. Le Français a repris les armes pour chasser l'envahisseur. Il y aura de belles pages d'héroïsme pour effacer la débâcle de 1940.

Les Allemands à leur tour vont être traqués, perdus en déroute.

Notre Dame a obtenu miséricorde pour la France. Notre Pays va revoir de beaux jours.

Les Allemands ? Un mélange de puérilité et de barbarie. On les croit occupés à parler de graves affaires, ils ont des airs graves et mystérieux, on tend l'oreille croyant surprendre des secrets et l'on s'aperçoit qu'ils débattent de questions de ravitaillement. Cette affaire de mangeaille a failli tourner au tragique.

Ces Messieurs et dames trouvant que Létrécourt ne montrait pas assez d'empressement pour les nourrir ont pris les grands moyens.

Toute la population a été convoquée à la mairie et là le secrétaire de mairie a transmis la déclaration de nos occupants disant que s'ils n'étaient pas mieux ravitaillés, ils considéreraient cela comme un acte de sabotage et agiraient en conséquence. La peur est le commencement de la sagesse... A partir de ce moment les estomacs ont été satisfaits. Alors tout allait bien. Ce qui a ému ces braves gens de bureaux qui venaient de Paris, c'est le survol de 4 avions qui ont bien mitraillé le village.

Ils avaient dû se tromper car ils ont viré ensuite sur les bois de Secourt, et là d'immenses flammes et fumées et grosses détonations ont prouvé que les coups avaient porté.

5 septembre

La bataille fait rage en ce moment à Pont à Mousson. Le cœur est serré en pensant aux dévastations et aux émotions des pauvres gens de cette région.

Nous passons ici par des émotions assez vives aussi.
Espoir et frayeur.

Vendredi on annonçait que Metz était prise et que la frontière était ouverte. De ces deux nouvelles une seule était exacte.

La frontière ouverte ! Ca a été une ruée des expulsés présents. Les douaniers, les Allemands, avaient filé, il ne restait que des Bitchois et des Polonais. Les uns ne retrouvent rien, les autres une partie, d'autres enfin ont plus de bêtes ou de plus belles demeures. Mais tous ces braves gens s'étaient trop pressés ; il y a un retour offensif des anciens occupants furieux et menaçants.

La frayeur ici, c'est la méchanceté des pillards, traînards, combattants S.S. affamés.

Il faut leur ouvrir, ils fouillent, menacent, de véritables bandits !

Je n'en menais pas large hier soir avec deux de ces bandits qui faisaient mine même de vouloir coucher à la maison. J'en ai été quitte pour 10 œufs. La veille il avait fallu livrer une douzaine d'œufs à deux autres bandits qui avaient à peine un uniforme (culotte courte bleue l'un, l'autre foulard rouge). Ils m'ont dit en ricanant que je serais payée par les Anglais. Je leur ai répondu : Alors partez vite car ils ne sont pas loin ! Le foulard rouge m'a traitée de « frech » avec un air menaçant.

Avec cela Anna était malade voici huit jours, et il a fallu me débattre seule avec tout ce monde.

Il y a eu des logements. Un Colonel devait venir avec son état-major ; il n'a fait que toucher barre ; un capitaine de S.S. a pris sa place . Je crois que ce sont ses hommes qui ont fusillé, oies, poules et canards à travers le village. Un vrai massacre !

Ensuite il y a eu de la Luftwaffe « à pied ».

Des gens biens, soigneux, discrets, qui auraient volontiers causé. Ils m'appelaient « Frau baronne » avec beaucoup de déférence.

Maintenant plus de logements, mais ces désagréables visites de combattants. Ceux de ce matin avaient l'air vraiment affamés.

Et Nancy ! La radio disait que les Américains étaient à ses portes. La suppression de l'électricité prive des nouvelles. Je pense que l'entrée se serait faite dans le calme ; car on n'a rien entendu de ce côté-là. Notre Dame de Bon Secours aura protégé sa ville.

12 septembre

Les journées semblent interminables parce que l'on ne sait rien des événements. Le « débarquement » des Américains à Pont à Mousson a été un échec. Nos occupants ont afflué depuis. Ici à la maison il y a un état-major avec Général, émission et réception de radio.

Dans le village, des S.S. ce qui veut tout dire. C'est vraiment l'épreuve avec la crainte et le pillage. Après des jours de silence la bataille semble reprendre sur tout le front de la Moselle. Le canon et la mitraille font rage. Quand serons-nous délivrés ; Nancy et Metz attendent comme nous leur délivrance.

Leurs mœurs n'ont pas changé depuis 1914.

Le maire d'Armaucourt a été fusillé ; un autre homme brûlé vif dans sa maison.

13 septembre

Depuis 8 jours nous avons un état major composé spécialement de Rhénans ; gens polis suffisamment soigneux. Un Général : Hagl – Gen – Maj. Leur présence nous a sauvés des S.S. Ces bandits qui pillent et commettent toutes les horreurs. A Chenicourt ils avaient ordonné un bal et menacé de fusiller les hommes si les jeunes filles ne voulaient pas y venir. Un ordre de départ providentiel a sauvé les jeunes filles. Les gens d'ici qui en ont en sont empoisonnés.

Mais nos braves Rhénans sont en train d'emballer. Cela canonne fort depuis hier. Le secteur est agité !

Même jour – soir

Quel éclair ! Nos hôtes ont détalé...

Une sentinelle est venue dire, « les Américains arrivent, ils sont à 1 km ».

Aussitôt fuite éperdue. Le Général a sauté dans sa voiture et a filé par le parc ; S.S, état major ont décampé abandonnant pas mal de choses.

Des obus ayant sifflé, un certain nombre de personnes sont descendues à la cave. A un moment donné le cri a retenti : Les Américains arrivent !

C'était eux en effet ! Un défilé ininterrompu de centaines et de centaines de chars, chenillettes, etc...

Au milieu de tout cela la tristesse d'aller relever deux pauvres victimes civiles. Un camion de ravitaillement pour Nancy pris dans la mitraille ; 2 pères de famille tués. On est encore ahuri de cette fin si rapide. Le matin des officiers absorbés – des vols d'avions, canon, mitrailleuses – A midi emballages se terminant par une déroute.

Crainte des gens devant la bataille proche. Vision d'un des lieutenants, l'air atterré venant rechercher des antennes et poste émetteur et filant à toute vitesse.

Hurlements de joie des gens ; Les Américains sont là, ils passent devant N.D. de la Seille. Imprudence d'aller les acclamer, mais c'est plus fort que soi. Je prêche le calme et ne vais vers la colonne américaine que lorsque on me dit qu'il y a un blessé civil au doigt demi-arraché.

Spectacle impressionnant. Des Allemands se rendent. Le blessé venait d'être pansé par un major américain. Mais il y a deux tués 500 m plus loin. C'était un camion allant au ravitaillement avec deux accompagnateurs en moto (Résistance, c'est sûr). Ils ont été pris dans la mitraille.

Triste spectacle des 2 tués, 2 pères de famille. La colonne kaki est sans fin et ça mitraille dans le bois.

Les Allemands sont encore là.

16 septembre

Il y a un élan de reconnaissance vers Notre-Dame qui nous a si bien protégés ! Tout le monde le reconnaît.

J'en suis profondément heureuse.

Cette nuit il y a eu bataille proche. Chars d'assaut, mitrailleuses, fusils. Il fallait nettoyer les bois. On pense aux agonisants, au déchiquetage des corps ! Quelle chose affreuse que la guerre.

Il y a encore des Allemands autour de nous et l'infanterie américaine n'est pas encore arrivée.

Un Lorrain qui est venu se cacher ici a dit que le Général qui commandait à Pont à Mousson a dit que c'était la suprême bataille qui se livrait, et qu'il fallait tenir à tout prix, sans cela l'Allemagne était perdue.

Que cette vague de barbares vienne donc se briser au royaume de N.D. de la Seille.

21 septembre

Après quelques jours de calme nous voici de nouveau occupés ! Anne et moi avons déjà bien nettoyé ! Ces troupes sont de l'Infanterie venant de Leyr après Nancy, qui est bien prise ! Sans combat disent-ils : Deo Gratias ! Simplement les ponts sautés.

Hier j'étais allée à Arraye. Ils étaient suroccupés par des Luftwaffe.

Jean a risqué gros. Pour un cerveau brûlé qui a tiré, tout le village a failli brûler. Son sang froid et son assurance l'ont sauvé et ses administrés.

Mais ils ont passé des heures d'angoisse.

Voici l'histoire d'Armaucourt. La Résistance ayant été renvoyée dans ses foyers, des jeunes gens sont rentrés chez eux. La Gestapo est venue mettre la main sur 2 jeunes

gens⁴ qui ont été tués et brûlés avec leur maison. Le Maire a subi le même sort parce qu'il n'avait pas voulu les dénoncer.

Le duel d'artillerie se poursuit autour de nous. On ne comprend pas les mouvements de troupes. Les Allemands doivent être encerclés et tourner en rond. La délivrance est longue à venir. Les gens sont revenus hier mettre leurs paquets à la cave.

4 Il s'agissait de 2 éléments du Maquis de Ranzey.

La rédaction s'arrête ici...

Toutes les pages restantes du cahier sont blanches.

Monsieur Pierre Duchaux, exploitant à Létricourt et cité auparavant comme passeur décrit comme ci-après la fin de la guerre au village :

« La Libération, elle, ne se fit pas sans dommages ; le 13 septembre 1944, des blindés américains, perçant le front allemand, traversèrent le village en direction de Château-Salins afin d'aller encercler Nancy. Les Allemands, qui s'étaient repliés, reviennent dès le surlendemain à Létricourt et se préparent activement à se défendre.

L'offensive américaine reprend à la mi-octobre par des bombardements nourris sur tout le village. L'église est à nouveau détruite. Le 22 octobre, les Allemands décident d'évacuer la population : on part à pied, se dirigeant vers Thézey, qui, poussant une brouette, qui, portant une valise ou un sac à dos. On relève des gestes de désespoir : refusant de quitter leur maison, les époux Odu préfèrent se pendre plutôt que d'obéir à l'occupant ; M. Pirot, blessé au pont de Thézey, succombe peu après ; un malade tuberculeux meurt lors du transport. Les Allemands chargent les malades et les gens âgés sur des chariots qui rejoignent les piétons à Tincry, première étape avant Morhange. Dans cette ville, les Létricurtiens attendront plus d'un mois l'arrivée des Américains. C'est ainsi qu'ils mériteront pour la seconde fois une décoration : la croix de guerre avec étoile de bronze, ce qui correspond à une citation à l'ordre du Régiment.

Revenant à pied, le 8 décembre, pour s'informer de la situation, M. Pierre Duchaux trouve le village déserté, mis à part quelques soldats américains. Il revient le 10 avec quelques habitants et, ensemble, ils réparent les toitures des maisons les moins endommagées... »

Malgré l'arrêt brutal de la rédaction du journal de Yvonne de Mahuet au 21 septembre 1944, nous devons savoir qu'elle a survécu au dernier conflit mondial et voici d'ailleurs ce que l'on peut remarquer à son sujet dans l'Histoire de la Terre et Seigneurie de Létricourt :

« Yvonne de Mahuet eut, sous l'occupation, une conduite courageuse. Directrice de la Protection de la jeune Fille, cours Léopold à Nancy, elle fut soupçonnée par la Gestapo de faire de la propagande anti-allemande et d'avoir abrité des prisonniers évadés dans son établissement religieux. Elle fut condamnée à trois mois de prison, qu'elle purgea rue Charles III. Revenue à Létricourt, elle acheva sa vie en se dévouant au bien du village et de ses habitants, pour lesquels elle ressentait un profond attachement. Elle serait sans doute heureuse de voir que la population continue d'honorer Notre-Dame de la Seille. »